# Théâtre Français. *Le Philinte de Molière*.

*Le Philinte de Molière*! Ce titre est un mensonge et même une calomnie : le Philinte de cette pièce n'est point celui de Molière ; c'est le Philinte de Jean-Jacques Rousseau : Fabre en convient lui-même dans son prologue ; et il est bien étrange qu'après avoir déclaré formellement que c'est au philosophe genevois qu'il doit sa comédie, il entreprenne de diffamer Molière en voulant se l'associer. Le citoyen Fabre, du moins pour les idées, est fait pour s'allier avec Rousseau ; mais il n'a rien de commun avec Molière. On ne peut trop inviter les comédiens français à ne pas insulter plus longtemps le père de la bonne comédie par un titre aussi injurieux que faux. Le Philinte, présenté dans *Le Misanthrope* comme un honnête homme, sage et modéré, n'a pas un seul trait de ressemblance avec le fripon, peint par le genevois dans sa lettre sur les spectacles, et mis sur la scène par son disciple Fabre.

On sera peut-être surpris que Rousseau, qui avait pris pour devise *la vérité ou la mort*, ait falsifié un personnage de Molière au point de faire d'un homme prudent et raisonnable, un monstre d'inhumanité ; mais il faut toujours se rappeler que le citoyen de Genève jouait dans la société le rôle de frondeur et de misanthrope ; qu'une partie de son éloquence était dans l'amertume de sa bile. Si *Le Philinte* de Molière n'était qu'un philosophe doux et modéré, il fallait que le déclamateur Rousseau fût un imposteur et un charlatan. La conséquence était nécessaire ; et dans l'alternative, Rousseau a mieux aimé accuser ce Philinte d'être un fripon, que de laisser conclure qu'il était lui-même un charlatan.

Il était naturel que le jongleur genevois excitait l'enthousiasme de Fabre d'Eglantine. On peut dire que le panégyriste et le héros étaient dignes l'un de l'autre.

Je le dis hautement, si le méchant m'assiège,

(s'écrie l'auteur du *Philinte*)

Qu'il sache que Rousseau lui-même me protège ;

Et certes, ce n'est pas implorer aujourd'hui

Une frêle assistance, un médiocre appui,

Que d'être précédé de l'âme d'un grand homme,

Digne de l'âge d'or et de l'antique Rome,

Protecteur de l'enfance et de l'humanité,

L'apôtre précurseur de notre liberté.

Je compte pour rien la barbarie de ces vers ; je reprocherais à tout autre poète cette tournure gothique et bizarre, ce galimatias pitoyable *ce n'est pas implorer un médiocre appui que d'être précédé l'âme*, etc. Des hauteurs de sa philosophie, régénérateur Fabre dédaigne ces vétilles de la grammaire et du style ; il laisse l'élégance, la pureté, l'harmonie aux esclaves, aux âmes viles et corrompues ; mais ce que je ne puis pardonner à ce penseur sublime, c'est sa profonde ignorance du gouvernement de *l'antique Rome*. C'est une insulte plutôt qu'un éloge, de dire que Rousseau était *digne de l'antique Rome*: les écoliers même savent que l'antique Rome fut le siège de la plus odieuse aristocratie. Un sénat orgueilleux et tyrannique opprimait les citoyens ; les riches déchiraient à coup de fouet les pauvres plébéiens leurs débiteurs ; exclus de toutes les dignités, le petite peuple n'était admis qu'à l'honneur de verser son sang pour la patrie ; les pères conscrits, souvent importunés des plaintes de leurs victimes, n'avaient pas d'autre moyen de s'en débarrasser que de les envoyer se faire tuer à la guerre sous divers prétextes. Rousseau, dans l'antique Rome, eût sans doute été un tribun aussi éloquent que les Gracques, mais il aurait eu le même sort ; il eût éprouvé qu'il était encore plus dangereux de faire le républicain dans la république romaine que sous la monarchie française.

Qu'on ne me parle donc plus de l'antique Rome, car j'ai le malheur de savoir l'histoire romaine, au peu mieux que ne le savaient ces illustres défenseurs du peuple, qui, pleins de mépris pour les esclaves et les fanatiques qu'on leur avait donnés pour patrons dans leur baptême, s'étaient décorés des noms mémorables des *Brutus*, des *Scévola*, des *Fabricius*, etc. Ces honnêtes patriotes ne se doutaient pas qu'ils empruntaient ; les noms des plus fiers aristocrates et des plus fermes appuis du despotisme patricien.

Pour ce qui regarde l'*âge d'or*, le citoyen Fabre me paraît beaucoup plus conséquent ; car on dit que dans l'*âge d'or*, il n'y avait ni lois, ni gouvernement, ni propriétés, ni institutions civiles et religieuses, et qu'il y régnait par conséquent une véritable liberté. D'ailleurs, tous les biens étaient communs, et les femmes aussi ; ce qui valait encore mieux que la loi agraire et le partage des terres, dogme fondamental des amis du peuple.

Lorsque j'attribue toutes les horreurs de nos dissensions civiles à l'entreprise extravagante de réaliser les chimères philosophiques, on m'accuse de calomnier la philosophie ; mais voici Fabre qui se déclare mon défenseur officieux, et j'espère bien qu'aucun de mes adversaires ne pourra méconnaître l'autorité d'un apologiste aussi respectable. Oui, Rousseau fut *l'apôtre précurseur de cette terrible liberté* dont Fabre fut l'un des fondateurs et des martyrs ; et ce n'est pas moi qui le dis, c'est le citoyen Fabre lui-même. Rousseau a donc été le Saint-Jean de l'évangile révolutionnaire : il a préparé les voies à ces redoutables messies qui nous ont apporté le baptême de sang au nom de la patrie et de l'humanité. Ce que Fabre dit ici de Rousseau, s'applique à tous les prédicateurs d'hypothèses et de théories insensées, que l'orgueil aveuglait sur les dangers de leur doctrine antisociale.

Cette comédie de *Philinte*, regardée comme le chef-d'œuvre de Fabre d'Eglantine, fut représentée avant la révolution ; elle était trop favorable à l'esprit de vertige qui régnait alors, pour ne pas être bien accueillie ; mais elle est si triste et lugubre, si hérissée de capucinades démagogiques, qu'elle n'obtint qu'un succès d'estime. Les spectateurs n'étaient pas encore assez patriotes pour s'ennuyer en l'honneur des nouveaux systèmes : *Le Philinte* fut beaucoup loué et fort peu[[1]](#footnote-1) suivi ; aujourd'hui, on le joue peu et on le suit encore moins. Il y a une belle scène, une belle situation ; on remarque plusieurs traits d'égoïsme bien saisis dans le caractère de Philinte ; mais le tut n'est qu'une ébauche informe, un canevas pour des sermons. L'auteur oppose à son égoïste, un redresseur banal des torts et des griefs, un Dom Quichotte de vertu et d'humanité, un Alceste, qui ne ressemble pas plus à celui de Molière, que le Philinte de Rousseau ne ressemble au Philinte de l'auteur du *Misanthrope*.

Fleury n'a pas un physique assez imposant pour ce rôle : le mal est sans remède. Il n'a pas ce foyer de chaleur naturelle dont Molé savait animer cette suite de déclamations ; il y supplée par une chaleur factice et des efforts que par malheur on applaudit quelquefois, mais qui n'en sont pas moins froids. Je crois qu'en restant dans son naturel, et se servant habilement de ses avantages, cet acteur très estimable réussirait beaucoup mieux : ne pouvait imiter heureusement la sensibilité, le mouvement, la rapidité et le feu de Molé, il devrait essayer d'imprimer au rôle un nouveau caractère plus approprié à ses moyens. Son talent est capable de faire goûter une autre manière. Molé donnait beaucoup d'éclat à ce personnage d'Alceste ; je pense qu'il est susceptible d'une teinte plus sombre, d'un coloris plus foncé. Fleury pourrait y mettre plus de fermeté, de profondeur et d'amertume, un ton plus grave et plus dur ; il pourrait en faire un misanthrope plus chagrin et plus amer ; alors il n'aurait pas besoin de se battre les flancs, de s'agiter, de se tourmenter en pure perte ; il éviterait une volubilité fatale à son organe, et remplacerait par le poids et la fierté, ce qui lui manque du côté de la chaleur et du brillant.

Damas est bien dans le rôle de Philinte, et Dazincourt joue le valet avec sa finesse et sa précision accoutumée. Larochelle est vraiment comique dans le rôle du procureur ; et Naudet aussi bon dans les raisonneurs de la comédie, qu'il est faible dans les pères tragiques, s'acquitte d'une manière très satisfaisante du personnage de l'avocat : cependant Vanhove dédaigné pendant sa vie, et regretté après sa mort, avait plus de dignité et d'expression.

1. L’édition du 11 novembre 1803 porte une erreur qui a été corrigée dans la présente édition, il y était initialement écrit «  *Le Philinte* fut beaucoup loué et fort suivi », le feuilleton du 12 novembre 1803 corrige cette erreur en précisant que « l’omission du mot forme un contre-sens. On lit : *le Philinte fut beaucoup loué et fort suivi*; lisez : *le Philinte fut beaucoup loué et fort* peu *suivi* ». [↑](#footnote-ref-1)